

BULLETIN TRIMESTRIEL DE LIAISON DE L'AMICALE DU CAMP DE CONCENTRATION DE DACHAU ENTRE LES SURVIVANTS ET LEURS FAMILLES
2, rue Chauchat - 75009 Paris - Tél. : 01 45 23 39 99 - E-mail : amicaledachau.france@gmail.com

N°776 82e année Juillet à septembre 2026

Quand les peines touchent nos rangs

Alors que les mois de septembre et d'octobre s'ouvraient sur une forte reprise de nos activités, notamment autour de l'Union des associations de mémoire des camps nazis, avec la table ronde de Compiègne le 19 septembre et les journées de Blois, du 8 au 11 octobre, nous avons appris avec douleur la disparition de Jean-Louis Roussel, coprésident délégué de l'Amicale de Mauthausen.

Jean-Louis était très connu et apprécié pour ses qualités humaines et la richesse de ses contributions à nos activités. Il était avant tout une force de rassemblement et de réconciliation, capable de dépasser nos différences au fil des nombreuses discussions qui animaient notre Union des Amicales.

Jean-Louis était également premier vice-président du Comité international de Mauthausen, professeur honoraire à l'Institut national supérieur du professorat et de l'éducation (INSPE), membre du jury national du CNRD et membre du conseil de l'ONaCVG de Seine-Maritime. Son engagement au service du travail de mémoire lui avait valu la médaille de l'Ordre du Mérite autrichien en 2022, le grade de chevalier de l'Ordre national du Mérite en 2023 et celui de chevalier des Palmes académiques en 2025.

Si cet éditorial se concentre, de façon inhabituelle, sur la disparition d'un membre de nos Amicales, c'est pour rendre hommage à son action fédératrice et à ses nombreuses qualités humaines. Mais c'est aussi l'occasion de prendre conscience qu'après la disparition des survivants des camps peut venir celle de leurs descendants, de leurs sympathisants et de leurs témoins. Ces disparitions nous touchent particulièrement lorsqu'il s'agit de personnes engagées à nos côtés. Rappelons-nous André Lassague, secrétaire général de l'Amicale de Sachsenhausen, ainsi que, pour notre Amicale, Alex Boursier, Dominique Samuel et Marie-Antoinette Lesage, dont la présence dans nos actions et nos débats était d'une valeur inestimable.

Ces disparitions, qui nous touchent si profondément, pourraient momentanément nous déstabiliser. Pourtant, nous y trouvons la force et le devoir de poursuivre notre mission, inspirés par la volonté, la ténacité, le courage, l'humanité et les nombreuses qualités de ces membres disparus, devenus au fil du temps des amis et souvent des repères essentiels dans notre vision et notre progression en matière de travail de mémoire.

Nos associations doivent ainsi surmonter ces épreuves, auxquelles s'ajoutent d'autres difficultés : l'érosion du nombre de nos adhérents, les difficultés de financement, la peine à attirer les nouvelles générations, la lutte incessante contre toutes les formes d'oubli et le manque de visibilité dans un contexte politique et social particulièrement tendu.

Plus que jamais, nous sommes investis d'une mission qui ne doit montrer aucun signe de faiblesse : porter la mémoire des victimes du système concentrationnaire, mais surtout défendre les valeurs qu'elles nous ont léguées dans les débats de société, complexes et difficiles, d'aujourd'hui et de demain.

Désormais, la solidarité, l'entraide, la vigilance, notre capacité à formuler des propositions et les talents réunis au sein de nos associations constituent les clés de notre réussite et de notre pérennité.

Dominique BOUEILH,
président

Sommaire

Événements régionaux

Compte rendu des journées des 1er et 2 juillet 2026, pages 3 à 7
Nous y étions également..., pages 7 et 8

Histoire

Philosophes résistants, qui sont-ils ?, pages 9 et 10
Le Chemin de l'Évasion à Mont-de-Marsan, pages 10 et 11
Le Clos du Maréchal Pétain, page 11
Les Kommandos de Dachau : Saulgau, pages 12 et 13

Biographies, pages 14 à 18

Nos peines, page 18

Littérature, page 19

« Toutes les deux ou trois générations, lorsque la mémoire s'étiole et que les derniers témoins des massacres précédents disparaissent, la raison s'éclipse et des hommes reviennent propager le mal. (...) Méfiance, l'homme est une créature malléable, il faut se méfier des hommes. »

Citation extraite du livre d'Olivier Guez, *La Disparition de Josef Mengele*

Agenda de novembre

Avant-première du documentaire TV « Royallieu-Dachau : les dernières ombres de l'été 1944 »

Le documentaire TV « Royallieu-Dachau : les dernières ombres de l'été 1944 », réalisé sous la conduite de Golden Light Production, aborde l'histoire du mémorial de Compiègne et du convoi 7909, en s'appuyant largement sur les travaux que nous avons menés à l'occasion de notre parcours mémoire de juillet 2024. La première projection du documentaire est prévue **à Compiègne le 12 novembre prochain à 19 h.**

Inscription auprès de notre amicale.

Ravivage annuel de la Flamme par l'Union des associations de mémoire des camps nazis

À l'issue de l'assemblée générale de l'Union des associations de mémoire des camps nazis, qui se tiendra **le 19 novembre** à la mairie du 20e arrondissement de Paris et à laquelle les délégués de nos amicales ont été convoqués, les membres des amicales sont invités à se retrouver **à 17 h 30 à l'Arc de Triomphe** pour le ravivage annuel de la Flamme par l'Union et un dépôt de gerbe.

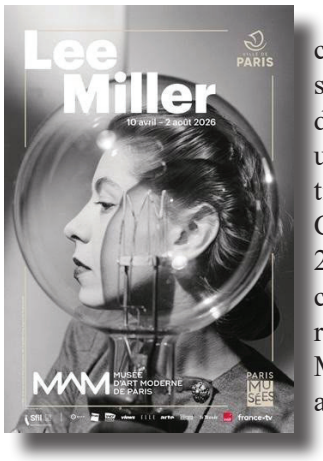
Annonce

L'une de nos adhérentes, Madame Geneviève Paris, domiciliée en Seine-et-Marne, souhaiterait rencontrer en personne des descendants de déportés ayant fait partie du convoi Lyon-Dachau, parti le 29 juin 1944 et arrivé le 2 juillet 1944, puis ayant été détenus au kommando de Kempten. Si vous êtes concerné(e) et souhaitez échanger avec Madame Paris, vous pouvez vous manifester auprès de l'Amicale, par courriel à l'adresse amicaledachau.france@gmail.com ou par téléphone au 01 45 23 39 99. Nous nous chargerons alors de vous mettre en contact. Nous vous remercions par avance pour votre aide et pour le partage de cet appel auprès des personnes susceptibles d'être concernées.

ÉVÉNEMENTS RÉGIONAUX

Compte rendu des journées des 1er et 2 juillet 2026

Mercredi 1er juillet, exposition Lee Miller



Dans l'après-midi du mercredi 1er juillet, nous nous sommes retrouvés au musée d'Art moderne de Paris pour une visite guidée de l'exposition consacrée à Lee Miller. Celle-ci, visible du 10 avril au 2 août 2026, était présentée comme « la plus importante rétrospective consacrée à Lee Miller en France depuis vingt ans ».

Pendant près de deux heures, notre guide nous a fait découvrir un parcours qui raconte non pas tant « la vie d'une grande photographe » que l'histoire d'une conquête du regard et de la liberté : celle d'une jeune femme d'abord objet du regard des autres, devenue une artiste qui choisit elle-même ce qu'elle veut montrer — y compris lorsque ce qu'elle montre est l'horreur de la guerre.

Le parcours de l'exposition permet de découvrir les multiples vies de Lee Miller (1907-1977) et, à travers elles, l'évolution de son regard photographique. L'exposition, organisée en plusieurs sections mêlant chronologie et thématiques, cherche notamment à dépasser l'image longtemps véhiculée d'une Lee Miller essentiellement connue comme muse et compagne de Man Ray, pour faire apparaître une artiste indépendante, audacieuse et engagée.

La visite commence par Lee Miller devant l'objectif. Dans les années 1920, elle devient mannequin à New York et incarne la figure de la femme moderne, libre et émancipée. Mais très vite, elle souhaite passer de l'autre côté de l'appareil : elle affirme préférer « prendre une photographie qu'en être une ». Elle se forme notamment auprès d'Edward Steichen, puis se rend à Paris en 1929.

À Paris, elle rencontre Man Ray, dont elle devient à la fois l'élève, la collaboratrice et la compagne. Cette période est essentielle dans la construction de son langage artistique. Elle découvre et expérimente avec lui la solarisation, procédé qui transforme les valeurs de l'image et produit des effets étranges et irréels. Mais Lee Miller ne se contente pas de rester dans l'ombre de Man Ray : elle ouvre son propre studio et développe progressivement une écriture photographique personnelle. Dans les rues de Paris, elle s'intéresse aux reflets, aux fragments, aux cadrages inhabituels et aux associations inattendues, dans un esprit proche du surréalisme.

La troisième étape importante est son séjour en Égypte. En 1934, elle épouse Aziz Eloui Bey et s'installe au Caire. Après une période où elle délaisse la photographie, elle reprend son appareil et développe un regard marqué par la Nouvelle Vision : plongées, contre-plongées, cadrages audacieux, jeux de formes et de textures. Les paysages du désert et les objets qu'elle photographie deviennent ainsi des sujets poétiques et parfois presque abstraits. L'exposition montre que son regard continue à évoluer lorsqu'elle change de milieu et de contexte.



Lee Miller, Portrait de l'espace, 1937

Le regard surréaliste de Lee Miller, qui transforme un paysage d'Egypte en image énigmatique

Lee Miller retrouve ensuite les milieux artistiques européens et notamment les surréalistes. Elle photographie ses amis artistes et écrivains — parmi lesquels Man Ray, Max Ernst, Leonora Carrington, Paul Éluard ou Dora Maar — et rencontre Roland Penrose, qui deviendra son compagnon. Le portrait occupe alors une place importante dans son travail : elle photographie les personnalités de son entourage artistique tout en construisant, à travers ces portraits, une véritable communauté d'artistes et d'intellectuels.

Avec le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, son travail prend une nouvelle dimension. Restée à Londres, Lee Miller continue d'abord à travailler pour Vogue. Elle photographie notamment les ruines provoquées par le Blitz et les femmes engagées dans l'effort de guerre (infirmières, aviatrices…). Le parcours insiste ici sur un contraste particulièrement fort entre la mode et la guerre : une femme élégante posant au milieu des ruines devient, par exemple, une image de résistance et de continuité de la vie malgré la destruction.

ÉVÉNEMENTS RÉGIONAUX



Lee Miller, Mannequin (Elizabeth Cowell) portant une tenue de Digby Morton, 1941

Comment photographier la mode et la beauté alors que les villes sont bombardées ?



Lee Miller, Femmes équipées de masques anti-feu, 1941



Lee Miller, Remington réduite au silence, 1940

Lee Miller veut cependant aller plus loin. Elle devient correspondante de guerre accréditée auprès de l'armée américaine et obtient progressivement l'accès aux zones de combat. À partir de 1944, elle photographie notamment la libération de Saint-Malo, l'avancée des troupes américaines et la Libération de l'Europe. Ses photographies ne sont pas seulement des témoignages documentaires : ses textes et ses images traduisent un engagement personnel et une volonté de rendre compte de la réalité humaine de la guerre.



David E. Scherman, Lee Miller et des enfants à Saint-Malo, août 1944



Lee Miller, Rue de Saint-Malo intra-muros en ruine, 15 août 1944

ÉVÉNEMENTS RÉGIONAUX

Le moment le plus difficile du parcours est consacré à Buchenwald et Dachau. En avril 1945, Lee Miller entre dans les camps peu après leur libération et photographie les traces de l'extermination nazie. Le musée présente ces images comme des documents historiques essentiels, tout en rappelant leur violence et leur difficulté. Cette confrontation avec les crimes nazis bouleverse profondément Lee Miller et laissera des séquelles durables.







Après avoir photographié le camp de Dachau, Lee Miller arrive à Munich et pénètre dans l'appartement d'Adolf Hitler. C'est là qu'elle réalise, le 30 avril 1945, l'une de ses photographies les plus célèbres : Lee Miller dans la baignoire d'Hitler. L'image paraît d'abord presque légère, voire intime, mais plusieurs détails viennent rapidement en troubler la lecture : les chaussures militaires encore sales de Lee Miller, le portrait d'Hitler posé au-dessus de la baignoire, ou encore, pour celui qui connaît le contexte, la découverte toute récente de l'horreur des camps. Ces éléments font entrer brutalement la violence de la guerre dans cet espace domestique et transforment une scène en apparence banale en une image particulièrement chargée de sens.



David E. Scherman, Lee Miller dans la baignoire de Hitler, 1945

La photographie prend une dimension encore plus troublante lorsque l'on sait qu'elle est prise le jour même du suicide d'Hitler, que Lee Miller ignore encore au moment de la prise de vue. La baignoire peut alors être interprétée comme le lieu d'un rituel de purification : comment se laver de la souillure des crimes nazis, dont elle vient de découvrir l'ampleur à Dachau ? Cette interprétation entre en résonance avec l'univers des camps, où les chambres à gaz étaient présentées aux victimes comme de simples douches destinées à leur permettre de se laver. La baignoire, lieu intime et quotidien, acquiert ainsi une force symbolique particulière : le geste banal de se laver se heurte à l'impossibilité d'effacer les traces des crimes dont Lee Miller vient d'être témoin.

ÉVÉNEMENTS RÉGIONAUX

« (Hitler) n'avait jamais été vraiment vivant pour moi jusqu'à aujourd'hui. Il avait été une monstrueuse machine du mal toutes ces années, jusqu'à ce que je… mange et dorme dans sa maison. Il devint moins irréel et, par là, plus terrible encore. » *Lee Miller*

Après 1945, Lee Miller continue à photographier les conséquences de la guerre : villes détruites, populations civiles, femmes et enfants, privations.

Enfin, le parcours permet de revenir sur la fabrication même des photographies. L'espace pédagogique présente le fonctionnement du Rolleiflex, le négatif et le tirage argentique, le recadrage, les retouches et la solarisation. Cette partie montre que la photographie de Lee Miller n'est jamais simplement un enregistrement mécanique du réel : choix du cadrage, point de vue, recadrage, retouche ou procédé de laboratoire participent à la construction de l'image.

Jeudi 2 juillet, cérémonie au Mémorial des Martyrs de la Déportation pour le 82e anniversaire du départ du Train de la Mort

Depuis le 80e anniversaire du Train de la Mort et l'organisation de notre parcours mémoriel en 2024, nous avions quelque peu délaissé le Mémorial des Martyrs de la Déportation, où nous avions pourtant coutume d'organiser, chaque 2 juillet, une cérémonie en hommage aux déportés de ce convoi.

Mais, avant notre cérémonie, prévue à la crypte, où sont inhumés les restes d'un déporté inconnu, les équipes du Mémorial nous ont proposé une visite guidée du lieu, et plus particulièrement du parcours pédagogique installé dans les salles supérieures. Entièrement rénové en 2016, celui-ci avait déjà été parcouru librement par une majorité d'entre nous lors de précédentes occasions. Le parcours permet de mieux appréhender la réalité de la déportation, depuis les arrestations et les internements jusqu'au départ des convois, à l'arrivée dans les camps et à la terreur du système concentrationnaire.

Nous avons toutefois eu la chance d'être accompagnés par un jeune guide aussi dynamique que compétent qui, en ponctuant sa présentation d'anecdotes et de précisions historiques, a réussi à rendre passionnant un parcours que nous connaissions pourtant déjà. Son regard et ses explications nous ont ainsi permis de redécouvrir ces salles et d'y porter une attention nouvelle.

À l'issue de cette visite, nous nous sommes retrouvés dans la crypte pour la cérémonie du 82e anniversaire du départ du Train de la Mort. Après un mot d'accueil de notre président, Dominique Boueilh, qui a rappelé les raisons de notre présence en ce lieu et l'importance de cette commémoration, nous nous sommes relayés pour lire des extraits de témoignages de survivants de ce convoi, parmi lesquels Jean Bernanose, Jean Thomas, Auguste Bernachon et Louis Lefrançois.

Nous avons ensuite laissé la parole à Jean Lafaurie, ancien déporté et fidèle participant à nos rendez-vous, dont la présence donne à chacune de ces cérémonies une résonance particulière.

Nous avons procédé au dépôt de gerbe dans le couloir du déporté inconnu, habituellement fermé au public par une grille. Après une minute de silence, nous avons entonné le *Chant des Marais*, avant de clore notre cérémonie.

Pour terminer cette matinée de manière conviviale et fraternelle, nous avons partagé un déjeuner tous ensemble, prolongeant ainsi les échanges et les moments de partage autour de cette journée de mémoire.





ÉVÉNEMENTS RÉGIONAUX

Mais, pour une petite poignée d'entre nous, la journée n'était pas tout à fait terminée… En effet, notre Conseil d'Administration s'est réuni dans l'après-midi au bureau de l'Amicale, afin de faire le point sur la vie de l'association et sur ses projets à venir.

Les échanges ont notamment porté sur les moyens de consolider les ressources de l'Amicale et de développer de nouvelles actions. Plusieurs pistes ont été évoquées, parmi lesquelles l'organisation d'événements (événements caritatifs, projections de films, cinés-débats, etc.) et la recherche de nouveaux partenaires et sponsors. La nécessité de renforcer les liens avec les autres amicales et d'élargir notre travail à d'autres lieux de mémoire a également été soulignée. Dans cette perspective, un projet de pèlerinage dans les camps du Neckar pourrait voir le jour à l'horizon 2027 ou 2028.

Le renouvellement et l'élargissement de notre public ont également été au cœur des discussions. Il nous faut notamment aller davantage à la rencontre de nouveaux adhérents et réfléchir à des actions susceptibles de toucher les jeunes. L'organisation, dans le cadre de futurs congrès, de rencontres ou de colloques destinés aux scolaires, en lien avec des enseignants d'histoire, constitue ainsi une piste intéressante. La transmission des valeurs portées par les déportés et leur résonance pour les générations actuelles pourraient notamment en constituer le fil conducteur.

Enfin, un point a été fait sur les prochains congrès, notamment celui de Léognan en octobre et celui de Segonzac en 2027, ainsi que sur les différents projets de l'Amicale. La plaquette et le CD consacrés au parcours mémoriel du Train de la Mort restent à paraître.

En bref, une réunion consacrée à la poursuite et à la diversification de nos actions, au renforcement de nos liens avec les autres acteurs du monde mémoriel et, surtout, à la transmission de l'histoire et de la mémoire de la déportation aux générations futures.

Alicia GENIN

Nous y étions également...

Cérémonie du 8 mai, Les Métairies

(Ce texte aurait dû figurer dans notre précédent bulletin : veuillez nous excuser pour ce décalage.)

Pour sa première cérémonie commémorative du 8 mai en tant que maire, Xavier Triouillier, descendant de déporté et adhérent à notre association, a vu de nombreux amis et habitants se réunir autour du monument aux morts des Métairies.

La présence de passionnés, vêtus de tenues d'époque, ainsi que d'un véhicule militaire américain — une Jeep — a suscité un vif intérêt et apporté une touche d'authenticité à cette reconstitution historique.

Sans oublier nos fidèles porte-drapeaux, toujours présents lors de ces moments de mémoire, ainsi que les jeunes enfants venus participer à cette cérémonie.



Michèle JUBEAU-DENIS
Amicale de Dachau Nouvelle-Aquitaine

Cérémonie du 4 juillet, Sarrebourg



Le 4 juillet 2026, une cérémonie commémorative s'est tenue à Sarrebourg, devant la stèle du « Train de la Mort », en hommage aux déportés et aux victimes du convoi 7909, parti de Compiègne à destination du camp de Dachau le 2 juillet 1944.

Cette cérémonie a réuni de nombreuses personnalités et associations engagées dans le devoir de mémoire, parmi lesquelles M. Sanglier, président de l'ANCAC – section Alsace-Moselle (Association Nationale des Cheminots Anciens Combattants), ainsi que l'Amicale du camp de concentration de Dachau, représentée par Jacques Colnet

ÉVÉNEMENTS RÉGIONAUX

et Gérard Jacquemin.

Étaient également présents M. le député Jérôme End, Mesdames et Messieurs les élus, les porte-drapeaux, les représentants des associations patriotiques, dont Jean-François Weimann pour le Souvenir Français, ainsi que la chorale de l'UNP (anciens parachutistes).

Les autorités civiles et militaires étaient représentées, notamment par le colonel Thomas Billard, commandant du bassin Moselle Sud, ainsi que des sympathisants venus partager ce moment de recueillement.

Devant la stèle rappelant le tragique destin des déportés du convoi 7909, chacun a pu rendre hommage aux victimes et rappeler l'importance de préserver et de transmettre leur mémoire aux générations futures.

Merci à toutes et à tous pour votre présence, votre fidélité et votre engagement dans ce devoir de mémoire.

Dijon, journée commémorative du 11 septembre

En ce vendredi 11 septembre, Nathalie Koenders, maire de Dijon, a rendu un vibrant hommage à celles et ceux qui se sont battus pour la liberté et a rappelé l'importance d'entretenir la mémoire des résistants.

82 ans après, au jardin Darcy de Dijon, de nombreuses personnalités civiles et militaires étaient présentes, ainsi que des représentants des associations d'anciens combattants.

Des élèves de CM1 et CM2 de l'école Trémouille, de l'école Saint-Dominique, ainsi que des élèves de 3e du collège Champollion ont également participé à cette cérémonie.

Les collégiens ont notamment interprété le poème « Liberté » de Paul Éluard.



Un extrait de l'ordre du jour n° 1 du général de Lattre de Tassigny, daté du 15 septembre 1944, a également été lu. Cet ordre avait été proclamé aux Allées du Parc, aujourd'hui cours Général-de-Gaulle.

Officier rallié à la France libre en 1943, le général de Lattre de Tassigny commandait la 1re armée française, surnommée « Rhin et Danube » en raison de ses victoires et de son parcours militaire.

Les associations, ainsi que les autorités militaires et civiles, ont ensuite déposé des gerbes de fleurs au pied de la plaque rendant hommage à la 1re armée française et aux résistants morts pour la France.



Extrait du discours de Nathalie Koenders, maire de Dijon :

« (...) Nous honorons, aujourd'hui, tous les résistants et toutes les résistantes, tous les libérateurs et toutes les libératrices grâce à qui notre ville et notre pays ont renoué avec l'espoir, retrouvant leur visage, leur cœur, leur liberté.

Dijon et la Côte-d'Or ont pu compter sur de grandes figures de la Résistance, guidées par la dignité humaine. Guidées également par la fraternité et la liberté, par le sens du devoir et de la justice.

Commémorer notre Libération, c'est résister face au poison de l'antisémitisme et du racisme.

À chacune et à chacun, nous renouvelons notre infinie reconnaissance. Je rends hommage ici à toutes celles et ceux que la Seconde Guerre mondiale, avec ses drames et ses luttes, a emportés, à toutes les victimes de la barbarie nazie, cyniquement déportées et exterminées. »

La cérémonie s'est achevée autour du verre de l'amitié.

Françoise GINIER-POULET
Délégation Bourgogne

HISTOIRE

Philosophes résistants, qui sont-ils ?

Philosophie Magazine a sorti, au printemps 2026, un hors-série sur les **philosophes résistants**, retraçant, entre autres, la chronologie des formes de pensée, le fait de résister et la résistance dans tout ce qu'elle a d'interprétable.

Il n'a pas fallu attendre la Seconde Guerre mondiale pour découvrir les concepts d'opposition, de dissidence ou encore de révolte. Des penseurs avérés, reconnus par leurs pairs, ont initié un dialogue intérieur, puis pris la parole afin d'inviter chacun à réfléchir face aux mouvements de la société.

Comme le disait Socrate : *« Je me montre pareil au rocher isolé dans les bas-fonds de la mer et que les flots battent continuellement en tous sens sans pouvoir pourtant l'ébranler ou l'user dans leurs assauts séculaires ; bondissez, assaillez, je vous vaincrai en vous supportant. »*

Lors de son procès, en 399 av. J.-C., où il est accusé de corrompre les jeunes gens en introduisant de nouvelles divinités face aux dieux de la cité d'Athènes, il sera condamné et exécuté. Il refuse de fuir afin de ne pas ajouter une injustice à l'injustice. Il deviendra le père fondateur de la philosophie occidentale.

Qu'est-ce que résister lorsque les velléités de l'un diffèrent de celles de l'autre, selon son propre référentiel ? C'est saint Thomas d'Aquin qui écrit, dans la *Somme théologique* : *« Si les chefs ont une autorité usurpée, donc injuste, ou si leurs préceptes sont injustes, leurs sujets ne sont pas tenus de leur obéir. »*

Dès le XVI^{e} siècle, entre 1524 et 1526, survient la guerre des Paysans allemands, sous la forme d'un conflit social et religieux dans le Saint-Empire romain germanique, dans diverses régions réparties sur plusieurs territoires européens, notamment en Allemagne, en Autriche, en France, en Suisse et en Italie. Un début de résistance, auquel succéderont la Première Révolution anglaise, entre 1642 et 1653, puis la Révolution américaine, entre 1774 et 1783, et enfin la Révolution française, en 1789.

Juste après, Condorcet nous dit : « *Les hommes réunis en société doivent avoir un moyen légal de résister à l'oppression. »* Contrairement à Robespierre, qui proclame : *« Assujettir à des formes légales la résistance à l'oppression est le dernier raffinement de la tyrannie. »*

Une question se pose alors dans notre liberté de vivre : résister ou ne pas résister face à l'oppression, est-ce un acte de bravoure ou un devoir ?

En 1848, une grande vague révolutionnaire traverse l'Europe. On la dénommera le Printemps des peuples.

À la veille de la révolution russe de 1917, Tolstoï écrit : *« La véritable non-résistance est l'unique résistance au mal. »*

Mussolini prend le pouvoir en 1922, Hitler arrive au pouvoir en Allemagne, et des philosophes engagés dénoncent le totalitarisme et le fascisme.

Alain tient ce propos en 1925 : *« Résistance et obéissance, voilà les deux vertus du citoyen. Par l'obéissance il assure l'ordre ; par la résistance il assure la liberté. »*

La résistance commence par le savoir dire NON à ce qui nous oppresse et porte atteinte à notre intégrité, à nos valeurs et à notre liberté.

Dès 1933, Hitler est nommé chancelier du Reich et obtient les pleins pouvoirs le 23 mars. L'Espagne vit le début d'une guerre civile en 1936. Le 1er septembre 1939, c'est le début de la Seconde Guerre mondiale.

Dès l'automne 1940, des forces vives œuvrent pour résister et défendre les intérêts de la France. Des réseaux, des confréries et des journaux clandestins voient le jour. Chaque acte de résistance prend toute sa dimension, de la Confrérie Notre-Dame, fondée par Gilbert Renault, dit colonel Rémy, au réseau Alliance, fondé par Georges Loustaunau-Lacau puis dirigé par Marie-Madeleine Fourcade. Ou encore Philippe Viannay, Robert Salmon et Hélène Mordkovitch, journalistes et militants, qui créent et lancent le journal *Défense de la France*.

Jacques Ellul, philosophe et résistant actif en Gironde, proclamera : *« Exister, c'est résister. »* dans *L'Illusion politique* (La Table ronde, 1965).

Il est urgent de s'organiser, de recruter de nouveaux membres selon une stratégie minutieuse et secrète. La Résistance est née.

Et c'est aussi le cas en Allemagne. En 1942, naît la Rose blanche, à Munich : un groupe d'étudiants et de leurs proches, parmi lesquels Hans Scholl, Sophie Scholl et Alexander Schmorell, qui rédigent des tracts et dénoncent le nazisme en Allemagne. Ils seront arrêtés par la Gestapo un an plus tard.

Face à l'horreur nazie, la plume clandestine de nombreux philosophes laisse une trace, interpelle les esprits et invite aux actes de résistance. Vladimir Jankélévitch choisit la résistance à l'exil et organise des groupes de parole clandestins afin de réfléchir. René Char, Gilles Ferry, Emmanuel Mounier, Aimé Césaire, Marcel Hamon, Louis-Marie Morfaux, Marcel Duchamp, Valentin Feldman et bien d'autres invitent étudiants et résistants à se réunir dans des groupes clandestins et publient, participant ainsi, à différentes échelles, à l'élaboration d'une intellectualisation des actes individuels et collectifs.

Jean Moulin, grand résistant, meurt sous la torture en 1943 lors de son transfert en Allemagne. En 1944 sont créées les Forces françaises de l'Intérieur, et, le 15 mars, est adopté le programme d'action du Conseil national de la Résistance.

HISTOIRE

Certains philosophes, pourtant plus à l'aise avec leurs pensées qu'avec un fusil, franchissent le pas et passent à l'action.

C'est Julien Freund qui écrit : *« Il est des situations qui exigent qu'on aille au-delà des principes et qu'on passe à l'action – ce fut le cas de la Résistance. »* Dès 1940, alors qu'il se trouve encore en Moselle, il prend la place d'un père de famille parmi les otages arrêtés par les Allemands, puis, une fois libéré, aide des prisonniers français détenus au Stalag de Sarrebourg à s'évader et à passer la frontière. En novembre 1940, il gagne Clermont-Ferrand, où l'Université de Strasbourg s'est repliée. Il s'engage dans le mouvement Libération au début de 1941 et fréquente alors le milieu des « Gergoviotes », étudiants et enseignants strasbourgeois réunis sur le plateau de Gergovie. En janvier 1942, il rejoint les Groupes francs de Combat, créés par Jacques Renouvin, et participe à plusieurs actions clandestines sous le pseudonyme de « Ritard ».

De tous les coins de France, les philosophes intègrent des mouvements, et la force de la Résistance n'aura jamais été aussi porteuse. Jean-Pierre Vernant, dans Libération-Sud ; Henri Féraud, en Touraine ; Saint-Exupéry, qui rejoint le général Giraud en Tunisie ; Étienne Saintenac, à Clermont-Ferrand ; Dietrich Bonhoeffer, philosophe et théologien ; Pierre Fougeyrollas, à Périgueux ; Jean Yves Gosset, dans Libération-Nord ; Silvio Trentin, juriste et philosophe italien exilé en France ; Jacques Gaucheron, à Paris ; Henri Lefebvre, à Marseille.

Les pensées continuent de fleurir en 1946. Les organisations redoublent d'activité pour se constituer et un premier projet de Constitution française voit le jour : *« La résistance sous toutes ses formes est le plus sacré des droits et le plus impérieux des devoirs. »* (article 21). Naît également la Charte des Nations unies, le 26 juin 1945, qui défend le droit naturel de légitime défense individuelle ou collective.

Les philosophes, théologiens, sociologues et historiens ont œuvré pour lutter contre l'idéologie totalitaire à travers notre histoire collective. La Résistance, comme nous l'entendons aujourd'hui et de par son histoire, suscite d'autant plus d'intérêt.

C'est dans notre conscience que naît cette alerte rebelle face au danger et à la dérive d'un pouvoir. Simone Weil, philosophe humaniste, nous invite à intégrer la philosophie comme une manière de vivre, jusqu'à apporter une forme de spiritualité dans la doctrine. Quant à Hannah Arendt, elle nous invite à penser le collectif. Sans oublier Albert Camus, Jorge Semprún, Jean Cavaillès et de nombreux penseurs du XX^{e} siècle. **Résister seul est courageux ; résister ensemble nous permet de grandir.**

On pourrait se demander ce que signifie résister en 2026. L'état d'esprit de résistance peut avoir mué, mais il demeure en chacun dans la liberté d'être face à tout autoritarisme, quelle que soit sa couleur ou sa forme. Il demeure une attention contemporaine, à la hauteur de la dignité et de la bravoure de nos parents, de nos amis, de nos compatriotes résistants.

Sandra QUENTIN

Le Chemin de l'Évasion à Mont-de-Marsan



En 1943, en pleine Seconde Guerre mondiale, il existe à Mont-de-Marsan un chemin de l'évasion… vers la zone libre.

Ce chemin se trouve dans une rue qui porte aujourd'hui le même nom, sous l'ancienne voie ferrée. Il constitue l'un des vestiges de la Seconde Guerre mondiale dans les Landes.

Cela fait désormais plus de 80 ans que ce tunnel n'est plus utilisé. Aujourd'hui connu sous le nom de « Chemin de l'Évasion », il permettait autrefois de franchir clandestinement la ligne de démarcation à Mont-de-Marsan, en passant de la zone occupée par l'Allemagne vers la zone libre.

Rebaptisé ainsi en 1972, ce tunnel servait initialement à l'évacuation des eaux sous la voie ferrée. Il fut ensuite transformé en lieu de passage clandestin pour franchir la ligne de démarcation, la ville de Mont-de-Marsan étant alors scindée en deux.

De Roquefort à Orthez, en passant notamment par Mont-de-Marsan, Hagetmau et Saint-Sever, le département des Landes était lui aussi traversé par la ligne de démarcation de 1940 à la fin de l'année 1942. À Mont-de-Marsan, celle-ci empruntait l'ancienne voie ferrée.

D'une dizaine de mètres de long, le tunnel se trouve juste sous cette ancienne voie ferrée. Son entrée est située sur l'actuel boulevard d'Alingsas, qui se trouvait alors en zone occupée. Le secteur servait notamment au stockage du bois destiné à l'ancienne scierie Tamboury.

HISTOIRE

À la sortie du tunnel, les fuyards se retrouvaient dans une zone boisée, le bois de Fatigue, situé à proximité de l'usine Tamboury.

De nombreux résistants ainsi que des personnes juives ont emprunté ce passage clandestin, avec l'aide de passeurs. Bien que la ligne de démarcation ait officiellement été supprimée en 1942, plusieurs franchissements ont encore été recensés jusqu'au début de l'année 1943, les contrôles ne s'étant pas arrêtés du jour au lendemain.

Michèle JUBEAU-DENIS
Amicale de Dachau Nouvelle-Aquitaine

Le Clos du Maréchal Pétain



Je ne sais pas si vous avez lu *Les Raisins du Reich* d'Antoine Dreyfus. Je vous y invite.

La France, pendant la guerre, a été victime de sa renommée et de l'excellence de ses vins. Les nazis ne se sont pas gênés pour la déposséder de ses grands crus et autres vins prestigieux. Mais pas complètement… Beaucoup se sont enrichis avec la vente de leurs vins. La Bourgogne n'y a pas échappé.

En mai 1942, une parcelle de 51 ares de la cuvée des Dames Hospitalières des Hospices de Beaune a été offerte au maréchal Pétain et brièvement renommée « Clos du Maréchal ». Elle est située au lieu-dit Les Teurons, à Beaune.

Seuls deux millésimes ont été produits sous cette appellation politique, en 1942 et 1943.

Revenons à la découverte de cette parcelle, dont l'histoire était tombée dans l'oubli. Jean Vigreux, historien (en photo ci-après, regardant l'emplacement du clos), a longtemps enquêté sur ce clos, découvert par son père. Ce dernier, professeur à la faculté de Dijon, avait retrouvé une photo d'une étiquette portant l'inscription « Clos du Maréchal »



En plein cœur de l'ancien Clos du Maréchal Pétain, celui-ci est redevenu aujourd'hui la cuvée des Dames Hospitalières.

« Les Hospices de Beaune n'ont pas eu le choix de céder cette parcelle de vignes : cela leur a été imposé par l'ancien maire de Beaune, Roger Duchet, et le préfet Charles Donati. La commission administrative des Hospices a accepté la cession. Quand la vigne a été léguée, une enquête a été réalisée pour savoir si Philippe Pétain n'était pas juif ! Ce clos n'a pas été choisi au hasard : il s'agit de pinot noir premier cru. D'ailleurs, c'est le régime de Vichy qui a créé l'appellation « premier cru », toujours dans une logique de hiérarchisation. »

Propriété du maréchal Pétain, ce dernier ne s'est jamais rendu lui-même sur « ses terres ». Il recevait tous les mois 30 bouteilles.

Lors de la cérémonie de bornage du clos, en 1943, une fête a été célébrée en l'honneur du maréchal, véritable moment de propagande.



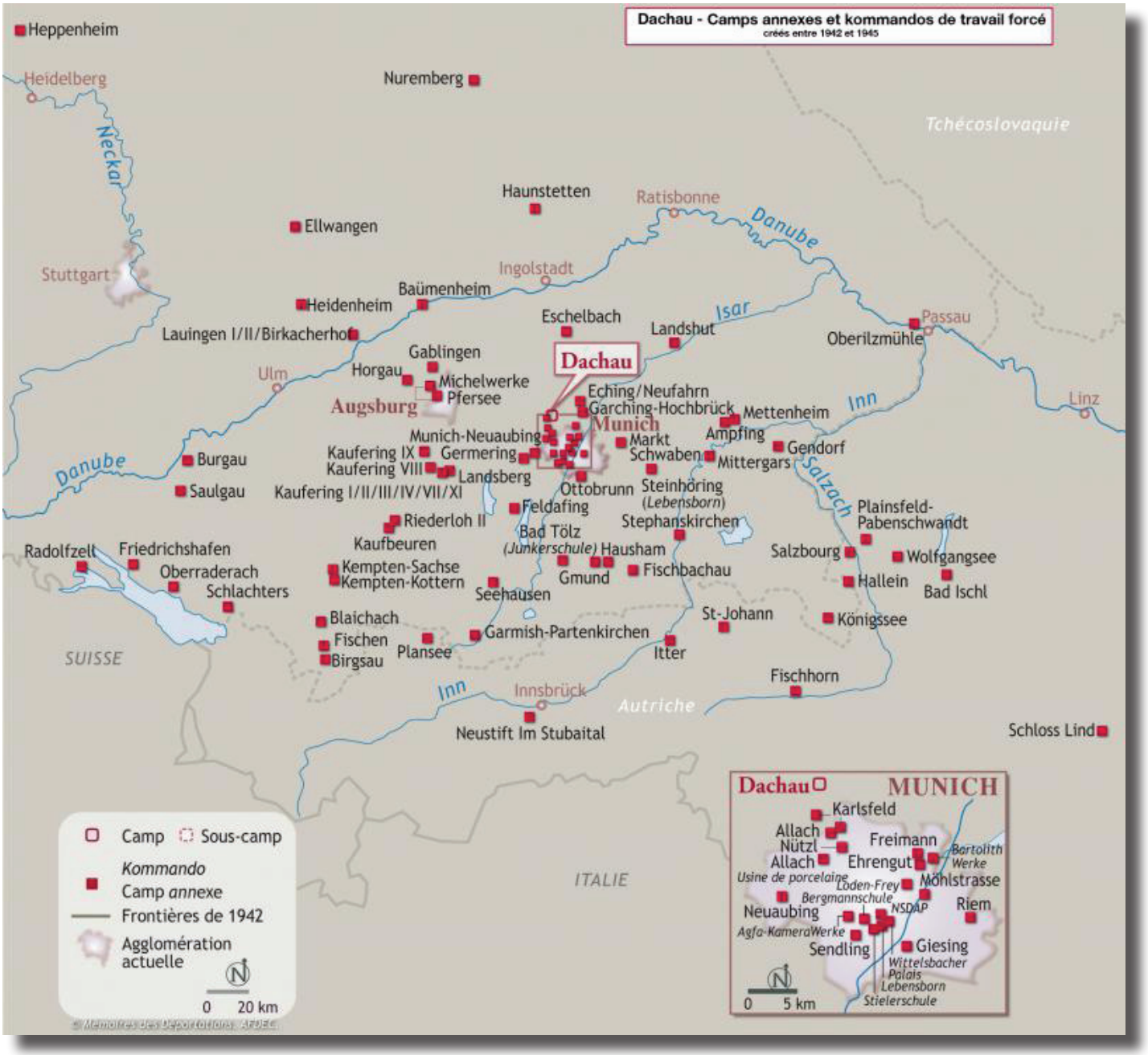
Jean Vigreux poursuit : *« Désormais retirée, une grille avait été installée à l'entrée du clos, avec l'inscription "Maréchal Pétain", tout comme trois bornes ornées d'une francisque, symbole du régime de Vichy. Sous l'une des trois bornes, ils ont enterré une bouteille contenant un acte de propriété, mais aussi divers objets. Le préfet y avait, par exemple, déposé de la faïencerie de Longchamp. »*

En 1946, le clos revient définitivement aux Hospices.

Françoise GINIER-POULET
Délégation Bourgogne

HISTOIRE

Les Kommandos de Dachau : Saulgau



Le camp annexe de Saulgau, situé à 88 kilomètres au sud-est de Stuttgart, fut ouvert le 14 août 1943, date à laquelle arriva le premier convoi de détenus. *(La date du 13 septembre 1943, mentionnée par le International Tracing Service (ITS) comme étant celle de l'ouverture du camp, repose en réalité sur l'arrivée d'un convoi ultérieur de 100 prisonniers. Elle ne doit donc pas être considérée comme la date effective de création du camp. La date du 14 août est confirmée par les témoignages de l'époque ainsi que par les archives municipales, qui situent bien la création du camp à cette date, comme l'a démontré l'historien Georg Metzler dans ses travaux.)*

Le premier convoi comprenait 40 détenus, dont beaucoup étaient des ouvriers du bâtiment, ainsi que huit membres de la SS (dont deux maîtres-chiens).

Les prisonniers commencèrent immédiatement la construction de quatre baraquements destinés aux détenus, des baraquements servant de cuisine et de blanchisserie, de quatre miradors et d'une clôture de sécurité. Ils transformèrent également l'ancien atelier de fabrication de machines (*Binderhalle*) de la société L. Bautz en usine de production destinée aux missiles V-2.

HISTOIRE

Le camp de Saulgau avait été conçu pour accueillir 600 prisonniers, mais cette capacité ne fut jamais atteinte. En moyenne, le camp compta 350 détenus, avec un maximum de 440 prisonniers. Parmi eux, 55 % étaient russes, 24 % allemands, 5 % italiens et 4 % polonais. Beaucoup de ces détenus étaient classés par les autorités nazies comme « asociaux » ou criminels. Aucune preuve n'indique la présence de prisonniers juifs à Saulgau. Les détenus provenaient soit directement du camp de concentration de Dachau, soit du camp annexe de Friedrichshafen, étroitement lié à Saulgau en ce qui concerne l'organisation et la production des missiles.

Officiellement, le responsable du camp de « détention préventive » (*Schutzhaftlagerführer*) était le SS-Obersturmbannführer Georg Dietrich Grünberg, qui commandait également les camps annexes de Friedrichshafen et Überlingen. Les commandants effectivement présents sur le site de Saulgau (*Lagerführer*) furent tout d'abord l'Oberscharführer Hans Nikol Sengenberger, puis, à compter du 1er décembre 1944, l'Untersturmführer Ludwig Geiss.

Sengenberger était réputé pour sa brutalité, sa sévérité et son extrême rigueur dans l'exercice de ses fonctions. En revanche, Ludwig Geiss était surnommé par les détenus « Papa Geiss ». Il supprima toutes les punitions du camp, interdit les mauvais traitements envers les prisonniers, améliora leurs rations en achetant de la nourriture supplémentaire, paya des médicaments pour eux de sa poche et, contrairement au règlement, ne signalait pas à ses supérieurs de Dachau les infractions commises par les détenus.

En grande partie grâce à l'action de Geiss, Saulgau fut l'un des camps annexes de Dachau où le taux de mortalité était le plus faible. En 1944, celui-ci s'élevait à 6,5 pour 1 000, alors qu'il atteignait 388 pour 1 000 à Überlingen. Pendant toute l'existence du camp, jusqu'au 4 avril 1945, seuls six décès sont attestés à Saulgau. En revanche, environ 35 décès supplémentaires furent enregistrés à la suite d'un convoi de 214 prisonniers en provenance d'Überlingen, arrivé au camp le 5 avril 1945, malgré les efforts héroïques du médecin prisonnier Ivan Matijasic.

Le camp comptait jusqu'à 300 gardiens SS et au moins quatre chiens. Environ 40 % des gardiens étaient des Volksdeutsche (Allemands ethniques) originaires de Pologne, de Roumanie, de Tchécoslovaquie ou de Hongrie. Quelques-uns provenaient vraisemblablement de la Wehrmacht : blessés au front, ils avaient ensuite été affectés au service de garde des camps SS.

Le traitement relativement humain réservé aux prisonniers s'explique aussi, en partie, par le fait que le camp, installé sur le site de l'entreprise L. Bautz, restait largement visible du public et que la production des éléments des missiles devait se poursuivre sans interruption et avec efficacité. La société Zeppelin était responsable de la fabrication des pièces destinées aux missiles, tandis que L. Bautz, spécialisée avant-guerre dans la fabrication de machines agricoles, intervenait comme sous-traitant. Les prisonniers ont confirmé à plusieurs reprises l'attitude bienveillante de certains responsables de l'entreprise Bautz qui, par exemple, leur fournissaient des rations supplémentaires et même parfois de la bière.

L'*Aggregat 4* (A4), nom scientifique de l'arme de représailles V-2, nécessitait la fabrication des deux demi-coques du fuselage. Environ 100 détenus réalisaient ces éléments de revêtement aérodynamique à Saulgau. D'une longueur de 6,17 mètres, ces demi-coques constituaient la plus grande pièce individuelle de la fusée. Saulgau produisait environ 50 % de l'ensemble des demi-fuselages de V-2. Entre 30 et 35 autres prisonniers fabriquaient les parties supérieures et inférieures des réservoirs de carburant.

Le camp disposait également d'un détachement chargé de récupérer du matériel dans treize dépôts de Saulgau et de ses environs, ainsi que d'une équipe ferroviaire responsable du chargement et du déchargement des trains pendant la nuit.

À partir de l'été 1944, en raison de problèmes d'approvisionnement, les prisonniers furent de plus en plus employés à l'extérieur du camp. À Saulgau, ils construisirent notamment des entrepôts, un réservoir d'eau de secours, des abris antiaériens et des logements d'urgence. Dans certains cas, ils participèrent également au déblaiement des gravats après les bombardements et furent employés au désamorçage des bombes non explosées.

Le 4 avril 1945, 254 prisonniers furent évacués de Saulgau. Ils devaient être transférés vers le complexe de production de missiles de Dora-Mittelwerk. Cependant, en raison des attaques aériennes alliées, ils furent finalement dirigés vers Dachau.

Le camp de Saulgau fut libéré par les troupes françaises le 22 avril 1945.

Après la guerre, sept gardiens furent condamnés à des peines de prison allant d'un an et demi à trois ans. Le Lagerführer Hans Nikol Sengenberger fut condamné à cinq années d'emprisonnement. Le Lagerführer Ludwig Geiss fut détenu par les autorités françaises en tant que prisonnier de guerre. Les anciens détenus témoignèrent en sa faveur.

Traduction d'un extrait de
Encyclopedia of Camps and Ghettos, 1933-1945.
The United States Holocaust Memorial Museum.

BIOGRAPHIES

Raymond BOUCHET



Raymond Bouchet naît le 22 mars 1919 à Saint-Agnant-les-Marais. Il est domicilié à La Rochelle. Instituteur, il est marié et père de trois enfants.

Raymond commence à recruter autour de lui et devient l'un des organisateurs de la Résistance, sous l'alias « Minihi », dans les arrondissements de Jonzac et de La Rochelle.

À la fin du mois de septembre 1942, il reçoit la visite de Jean Garnier, responsable de secteur, qui l'informe qu'il a réussi à nouer des contacts avec la Résistance de Bordeaux. Il explique à Raymond ce qu'il attend de lui et lui conseille d'essayer de se faire embaucher à La Rochelle, chez l'ennemi.

Quelques jours plus tard, Raymond entre à la *Kriegsmarine*, au service des plans.

Durant l'hiver 1942-1943, une série de réunions permet aux résistants de Charente-Maritime de structurer la Résistance départementale, sous la responsabilité de l'OCM de Bordeaux.

Raymond Bouchet est nommé responsable de la région rochelaise. Il est également chargé d'organiser la Résistance dans le pays jonzacais, où il compte des amitiés sûres. Dans ce secteur, il passe le relais à Roger Faraud, membre de l'OCM.

Toujours dans le souci d'étendre géographiquement le réseau, il conseille à son ami Jean Garnier, responsable du sud-ouest du département, de rencontrer Jean Hay à Marennes.

À la *Kriegsmarine*, Raymond finit peu à peu par être affecté au tirage et à la correction de plans importants. Il obtient une carte qui lui permet d'entrer librement dans la base sous-marine de La Pallice, où il peut relever d'importantes informations. Ces renseignements sont transmis à Londres par l'intermédiaire de Jean Garnier ou de l'agent de liaison de l'OCM Yves Toussaint, qui fait régulièrement la navette entre Bordeaux et la Charente-Maritime.

Raymond fait également parvenir les plans de la base ainsi que ceux indiquant l'emplacement des défenses anti-aériennes de La Pallice. Dans le même temps, il poursuit le recrutement autour de lui.

À la suite d'un parachutage auquel il participe, Edmond Grasset signale, lors de son compte rendu chez Léopold Robinet, la présence, dans l'un des conteneurs, de pilules qui, déposées dans les accumulateurs des sous-marins, doivent permettre de les détruire. Raymond Bouchet se charge alors de trouver quelqu'un pour exécuter le sabotage. Il semblerait qu'en juillet ou en août 1943, il ait confié cette mission à Gaston Gaillard, un agent du réseau CND-Castille.

Le 19 août, une importante réunion, rue Bourguereau, doit parachever l'organisation de la Résistance départementale. Elle est annulée et reportée au lendemain, chez Chauvin, une nouvelle recrue de la Préfecture.

Au cours de cette réunion de l'état-major, les participants mettent au point un parachutage à Saint-Germain-de-Marencennes, prévu pour la lune de septembre. Henriette Bouchet est chargée de porter les coordonnées du terrain en gare de Saint-Savinien, où un agent de liaison, probablement Eugène Bastard, doit l'attendre.

Mais l'opération est annulée par les arrestations qui, à partir de la mi-septembre 1943, entraînent l'anéantissement du réseau « Honneur et Patrie » et de l'organisation départementale, à peine achevée.

À vélo, Raymond part avertir Jean Garnier à Saint-Hilaire-de-Villefranche.

À la demande de Mme Robinet, les Bouchet, se faisant passer pour des voyageurs de commerce, se rendent à Bordeaux le 21 septembre afin de prévenir le colonel Thinières. Mais, chez ce dernier, alors en fuite, ils tombent dans une souricière organisée par la Gestapo.

Henriette et Raymond Bouchet, internés au Fort du Hâ, sont relâchés deux semaines plus tard, après avoir été interrogés. Leur libération est, semble-t-il, utilisée dans le cadre d'une opération de propagande montée par Dhose, chef de la SIPO de Bordeaux.

À leur retour à La Rochelle, bien que prévenus d'un danger imminent, ils regagnent leur domicile.

Dans la nuit du 7 au 8 octobre 1943, au petit matin, à grand renfort de forces de police, Raymond Bouchet est arrêté. Il est interné à Lafond, prison de La Rochelle, puis transféré au Fort du Hâ avec ses camarades de « Honneur et Patrie ».

Fin décembre, Raymond Bouchet est jugé par le tribunal allemand de La Rochelle, déplacé à Bordeaux.

Le 6 avril 1944, classé « NN » (*Nacht und Nebel*), il est transféré au KL Natzweiler, où il est enregistré sous le matricule 11766, au Block 11.

Après un examen médical, le 7 avril 1944, Raymond subit une appendicectomie le 9 avril 1944.

Par la suite, Raymond est affecté au camp annexe d'Erzingen, puis transféré à nouveau, le 27 septembre 1944, au camp de concentration de Dachau, où il reçoit le matricule 111907 et est affecté au Block 23.

BIOGRAPHIES

Le 22 octobre 1944, Raymond est placé dans un convoi dirigé vers le camp de concentration de Neuengamme, où il est enregistré le 25 octobre 1944 sous le matricule 61168.

Raymond Bouchet est alors affecté au camp annexe d'Aurich-Engerhafe, puis renvoyé au camp central de Neuengamme, où il décède le 26 novembre 1944, des suites d'une diarrhée hémorragique.

Décorations et hommage :

- Homologué au grade de capitaine dans la Résistance.
- Croix de guerre avec étoile.
- Cité, à titre posthume, à l'ordre de la Division par le général Koenig.
- Médaille de la Résistance française avec rosette.
- Une école primaire de La Rochelle porte aujourd'hui son nom.

Michèle JUBEAU-DENIS
Amicale de Dachau Nouvelle Aquitaine

Avec tous mes remerciements à Cédric Neveu, historien au Mémorial du camp de Natzweiler-Struthof, pour ses précieux renseignements et son aide.

Pierre CAZEMAJOR



Pierre Cazemajor naît le 14 décembre 1907 à Abitain.

Il effectue son service militaire en 1928, puis commence, en 1930, sa formation à l'École de gendarmerie de La Roche-sur-Yon.

En mai 1932, Pierre épouse Adrienne Beyret. Le couple a un fils, qu'ils prénomment Robert.

En février 1940, Pierre Cazemajor est affecté à la brigade de Navarrenx, avec le grade de maréchal des logis.

Après la défaite, tout en continuant à assurer son service de gendarme, Pierre Cazemajor couvre les évasions d'internés du camp de Gurs.

Le camp de Gurs est construit à proximité de Gurs, près d'Oloron-Sainte-Marie, par le gouvernement d'Édouard Daladier, entre le 15 mars et le 25 avril 1939. Il est destiné dans un premier temps à interner des personnes ayant fui l'Espagne après la prise du pouvoir par le général Franco.

En 1942, toujours en fonction dans la Gendarmerie, Pierre intègre le réseau « Base Espagne », sous l'alias « Caresse ». Il apporte notamment son aide aux réfractaires au STO et contribue à l'évasion vers l'Espagne d'aviateurs alliés ainsi que d'internés du camp de Gurs.

En 1944, il rejoint le maquis avec quarante volontaires, dont quinze gendarmes. Du 9 au 12 août 1944, Pierre participe aux combats pour la libération de la Soule et de Mauléon.

Le 12 août, il tombe dans une embuscade à Sus. Capturé, il est conduit au siège de la Gestapo d'Orthez, où il est torturé. Il ne parle pas.

Pierre succombe à ses blessures. Peut-être a-t-il été achevé : son corps, mutilé à la baïonnette, est retrouvé le 15 août 1944, au lieu-dit « Hoquy », sur le territoire de la commune de Chéraute.

Le 25 octobre 1947, Pierre Cazemajor est élevé au grade de sous-lieutenant.

Une stèle, érigée à l'endroit où son corps a été retrouvé, est inaugurée le 11 novembre 1947.

La gendarmerie d'Orthez porte aujourd'hui son nom.

Son nom figure également sur le monument aux morts de sa commune natale.

Michèle JUBEAU-DENIS

Lucien FOISSAC



Lucien Foissac est né le 24 janvier 1919 à Lapeyrouse, dans le Puy-de-Dôme.

Volontaire, il s'engage en 1938 dans l'Armée de l'Air à Dijon-Longvic, base aérienne 102 Guynemer, et obtient son brevet de pilote militaire à Istres en août 1938.

En mai 1939, il est affecté à la 7e Escadre de chasse, avant de rejoindre le groupe de chasse GC III/7. Dès les premiers jours de la guerre, il participe aux opérations aériennes.

Lucien se distingue le 20 juin 1940 en abattant un HS

BIOGRAPHIES

126 lors d'une patrouille, ce qui lui vaut une citation à l'ordre de la Brigade aérienne.

Après la débâcle, il est fait prisonnier, puis libéré par les Britanniques. Il rejoint Madagascar le 18 janvier 1943 et s'engage alors dans les Forces aériennes françaises libres (FAFL).

En avril 1943, il arrive en Grande-Bretagne, où il poursuit son entraînement dans les écoles de la *Royal Air Force* (RAF). Il est affecté au groupe de chasse « Alsace ». Il prend alors part à de nombreuses missions périlleuses à bord de son Spitfire XVI.

En août 1944, après un périple au cours duquel il échappe à l'emprisonnement, il retrouve son unité et est promu sous-lieutenant.

Le 1er avril 1945, alors qu'il participe à une mission de reconnaissance au sud des Pays-Bas, son Spitfire est touché par la Flak.

Lucien Foissac, âgé de 26 ans, est tué au cours de cette mission.

Son corps est d'abord inhumé à Almen, aux Pays-Bas, avant d'être rapatrié à Dijon en août 1949. Il repose aujourd'hui dans le carré militaire du cimetière des Péjoces, à Dijon.

Lucien Foissac reçoit la Légion d'honneur et la Croix de guerre 1939-1945 à titre posthume.

Son nom figure également sur le mémorial de Kapelle, aux Pays-Bas.

Françoise GINIER-POULET
Délégation Bourgogne

Laure GATET



Laure Constance Pierrette Gatet naît le 19 juillet 1913 à Boussac-Bourg, dans la Creuse.

Après avoir fréquenté plusieurs établissements secondaires dans le Sud-Ouest de la France, notamment à Périgueux et à Bordeaux, Laure entreprend de brillantes études. Elle obtient son diplôme de pharmacienne en 1936, puis prépare une licence de sciences naturelles. Elle s'oriente ensuite vers la biochimie et soutient sa thèse le 23 février 1940.

Ce travail de qualité fait l'objet d'une publication dans la revue *Annales de Physiologie et de Biochimie*. En outre, l'Office international du vin récompense ses travaux, à titre posthume, le 12 juin 1946, en lui attribuant un prix de 5 000 francs.

Laure revient cependant vivre auprès de sa tante à Bordeaux, alors que l'occupation de la ville commence au début du mois d'octobre 1940.

Dès lors, Laure s'engage dans la propagande contre les Allemands et intègre, en tant qu'agent de liaison, le réseau de résistance « Confrérie Notre-Dame », dirigé à Bordeaux par le commandant Jean Fleuret. Les renseignements recueillis sont transmis à Londres.

Pour dissimuler les documents « Top Secret », Laure les cache notamment dans des boîtes de poudre à récurer. Elle obtient également un laissez-passer (*Ausweis*) qui lui permet de franchir la ligne de démarcation et de rendre visite à ses parents, à Périgueux. Elle est régulièrement fouillée par les Allemands, mais ceux-ci ne découvrent aucun élément susceptible de l'accuser.

Le 10 juin 1942, Laure et trente-trois autres membres du réseau sont arrêtés à la suite de la dénonciation d'un agent de liaison, lui-même arrêté à Paris.

Après son arrestation, Laure est transférée à la caserne Boudet, puis au Fort du Hâ. Elle n'y reste détenue que trois jours. Au cours de plusieurs interrogatoires, elle ne livre aucune information.

Le 14 juin 1942, Laure est transférée à la prison de la Santé, à Paris. Elle parvient encore à communiquer avec sa famille. Mais, le 12 octobre, elle est transférée à la prison de Fresnes et ne peut désormais plus correspondre avec ses proches.

Le 23 janvier 1943, Laure et 121 autres prisonnières du fort de Romainville sont transférées au camp de Royallieu, à Compiègne.

Dès le lendemain, 230 prisonnières sont conduites en camion jusqu'à la gare de Compiègne et entassées dans des wagons aux côtés de 1 200 hommes, qui y sont montés la veille. Le voyage dure trois jours.

Les hommes sont dirigés vers le camp d'Oranienburg, à la périphérie de Berlin, tandis que les femmes poursuivent leur route vers la Pologne et le camp d'Auschwitz. Leur convoi est connu sous le nom de « Convoi des 31 000 ».

À leur arrivée, Laure et ses compagnes prennent le chemin de Birkenau en chantant La Marseillaise. Elles sont tatouées sur l'avant-bras gauche. Laure reçoit le matricule 31833, puis est placée en quarantaine au Block 14. Dispensée de corvée, elle est néanmoins sous-alimentée.

En février 1943, une secrétaire passe dans les rangs des déportées à la recherche de biologistes, de botanistes et de chimistes afin de constituer le « Kommando Raisko ». Ce programme de recherches porte notamment sur une variété de pissenlit dont la racine est riche en latex, une matière qui fait cruellement défaut à l'armée allemande.

Atteinte de dysenterie dès son arrivée à Birkenau,

BIOGRAPHIES

Laure est transférée au *Revier* du camp, puis renvoyée au Block. Elle décède le lendemain, pendant l'appel.

L'acte de décès, qui n'est pas établi au moment de sa mort, l'est finalement le 19 décembre 1946 à Paris. Il porte la mention « Mort pour la France » et fixe officiellement la date du décès de Laure Gatet au 25 février 1943.

Distinctions :

- Le 8 mars 1946, Laure Gatet reçoit à titre posthume la Croix de guerre avec palmes.
- Elle est élevée au grade de sous-lieutenant le 24 mai 1947.
- Elle est nommée chevalier de la Légion d'honneur le 10 novembre 1955.
- Elle reçoit la Médaille de la Résistance française.

Michèle JUBEAU-DENIS

Raymond LACAILLE


CARTE DE DEPORTE RESISTANT

TITULAIRE : LACAILLE Raymond
31 Décembre 1912 à Paris 2e
3 Impasse du Prieuré
Cognac (Charente)
Interné 17 Février 1943 à 15 Avril 1943
Déporté du 15 Avril 1943 au 20 Mai 1945
21 Mai 1952

Raymond Lacaille naît le 31 décembre 1912 à Paris. Il exerce le métier de monteur-électricien.

Résistant, il est interné du 17 février au 15 avril 1943.

Le 16 avril 1943, il quitte le camp de regroupement de Compiègne dans un convoi à destination du camp de concentration de Mauthausen, en Autriche. Il y arrive le 18 avril 1943.

À Mauthausen, Raymond reçoit le matricule 26453. Après une période de quarantaine, il est affecté à différents Kommandos.

Le 30 août 1943, il est envoyé au Kommando de Wiener Neustadt, au sud de Vienne.

Ce Kommando, installé dans l'usine « Raxwerke », à Wiener Neustadt, en Basse-Autriche, connaît deux périodes distinctes. Dans un premier temps, à partir du 8 août 1943, des détenus arrivent afin de participer à la production en série d'éléments destinés aux fusées V2. Le Kommando est ensuite évacué, le 17 novembre 1943, vers les Kommandos de Dora et de Redl-Zipf. Puis, à partir du 5 juillet 1944, de nouveaux détenus sont employés par la « Wiener Lokomotiv Fabrik » à la construction de tenders. Le camp est finalement évacué le 1er avril 1945.

Après Wiener Neustadt, Raymond Lacaille est transféré au Kommando de Gusen.

À Gusen, les nazis exploitent notamment les carrières de granit, grâce en particulier à l'arrivée, dès 1940, de milliers de républicains espagnols. À partir de 1943, les détenus sont massivement employés dans les usines installées par les firmes Steyr, Daimler, Puch et Messerschmitt, pour la fabrication de pièces de fusils et de moteurs d'avion.

En 1944, afin de se protéger des bombardements alliés, des galeries souterraines sont progressivement aménagées pour accueillir des chaînes de montage. Le Kommando de Gusen II voit ainsi le jour afin d'employer les milliers de prisonniers nécessaires à ces travaux de creusement.

Une fiche est établie à son départ de Gusen : Raymond Lacaille est transféré, le 17 avril 1945, vers le camp central de Mauthausen.

Mauthausen est libéré le 5 mai 1945.

Le 20 mai 1945, Raymond Lacaille est de retour en France. Comme de nombreux déportés rapatriés, il passe par l'hôtel Lutetia, à Paris, avant de rejoindre finalement son domicile à Cognac.

Raymond Lacaille décède le 11 octobre 1984 à Cognac, à l'âge de 71 ans.

Michèle JUBEAU-DENIS
Amicale de Dachau Nouvelle-Aquitaine
et **Karine GOIS**
Petite-fille et adhérente

Aurore PICA

Aurore Pica naît le 2 mai 1923 à Mont-Saint-Martin, dans une famille italienne immigrée en Lorraine.

Jeune résistante, Aurore, infiltrée dans les cuisines d'une garnison allemande à Vayres, transmet de précieux renseignements, notamment en vue d'une attaque contre un dépôt d'armes allemand.

Dénoncée, Aurore est arrêtée le 30 août 1942, puis emprisonnée au fort du Hâ.

Le 24 janvier 1943, c'est un nouveau départ de Compiègne, à destination d'Auschwitz. Il s'agit du seul convoi de résistantes françaises déportées directement à Auschwitz.

À Halle-sur-Saale, le train est séparé en deux. Les

BIOGRAPHIES

wagons dans lesquels sont entassés les hommes partent à destination d'Oranienburg-Sachsenhausen, tandis que ceux des femmes sont dirigés vers Auschwitz.

À leur arrivée, le 27 janvier au matin, Aurore reçoit le matricule 31742. Les déportées sont dirigées vers le Block 14 pour y effectuer leur quarantaine, qui durera environ deux semaines.

Les appels ont lieu dans la neige. Le 10 février, une course est organisée dans la neige afin de sélectionner les femmes les plus faibles et de les éliminer. Quatorze d'entre elles décèdent.

Le 12 février, soit deux jours après cette course, les rescapées sont dirigées vers le Block 26, où elles effectuent des travaux de déblaiement.

Considérées comme aptes au travail, plusieurs déportées du convoi sont ensuite envoyées au kommando de Raisko, situé à l'extérieur de l'enceinte du camp.

Au printemps 1943, une épidémie de typhus ravage le camp. Les Françaises commencent à tomber malades et à mourir les unes après les autres.

Elles sont arrivées à 230 et il n'en reste que 70.

Aurore Pica décède le 28 avril 1943, de dysenterie.

Une rue de sa commune porte aujourd'hui son nom.

Michèle JUBEAU-DENIS
Amicale de Dachau Nouvelle-Aquitaine

NOS PEINES

Henry GRAND (1926 – 2026)
Matricule 101841

Nous avons la tristesse de vous faire part du décès de monsieur Henry Grand, survenu le 16 août dernier dans sa 101e année.

Le Mémorial de Natzweiler-Struthof, où Henry Grand fut déporté avant d'être évacué vers Dachau et Allach, nous résume son parcours :

Né le 28 janvier 1926 dans le XVe arrondissement de Paris, Henry, Jules Grand est étudiant au début de la guerre (il est noté mécanicien sur sa fiche d'entrée à Natzweiler). Il réside alors 8 rue de Thiers à Clamart. En août 1942, il intègre la résistance communiste, d'abord dans le mouvement Les Ardents, avant d'entrer dans les FTPF de la Seine en août 1943. Membre du service de renseignement, il récolte des renseignements sur les entreprises produisant des avions et organise des sabotages. En novembre 1943, il est versé dans le détachement armé « Alsace-Lorraine » et organise des formations militaires et des transports d'armes. Henry Grand utilise alors l'alias Georges Caron. En janvier 1944, son groupe est versé dans les FFI. Le 25 janvier 1944, il participe à une réunion des cadres militaires à Issy-les-Moulineaux. Dans la nuit, le pavillon qui les accueille est encerclé par les Allemands. À l'issue d'un combat, une partie des chefs parvient à s'enfuir mais Henry Grand est capturé.

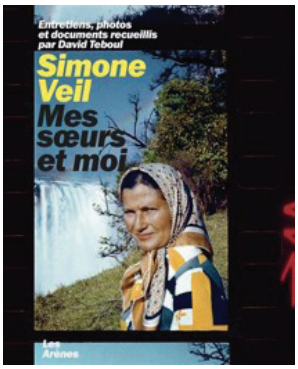
*Incarcéré à la prison de Fresnes, classé « NN » (*Nacht und Nebel*, Nuit et Brouillard) pour son appartenance à la Résistance (*Widerstandsbewegung*), il est déporté le 7 juillet 1944 de la gare de Bercy vers le camp de concentration de Natzweiler, via Strasbourg et Rothau. Les prisonniers, menottés et surveillés par des hommes de la Sipo-SD, sont enfermés dans des wagons de voyageurs de 3e classe aménagés en cellules. À la gare de Rothau, les 61 prisonniers, dont Jean Villeret ou le comte François de Grammont, montent à pied vers le camp de Natzweiler. Henry Grand est enregistré au camp le 10 juillet (matricule 19382, Blocks 13 et 11). Il était prévu de juger une partie de ces « NN » mais l'engorgement du* Sondergericht *de Breslau empêche tout transfert judiciaire.*

Le 4 septembre, il est placé dans un transport d'évacuation vers le camp de concentration de Dachau, où il est enregistré le 6 septembre (matricule 101841, Block 2). Transféré à Allach deux jours plus tard, il est libéré par les Américains le 30 avril 1945. Hospitalisé sur l'île de Reichenau, Henry Grand est rapatrié le 1er juin 1945. Après-guerre, son engagement dans la Résistance est honoré notamment par l'obtention du titre de déporté résistant le 3 août 1953 et son élévation au grade de chevalier dans l'Ordre de la Légion d'honneur.

Après-guerre, il travaille dans l'enseignement de la criminologie et s'établit à Céré-la-Ronde (Indre-et-Loire). (Source : https://www.struthof.fr/agenda/actualites/default-title/deces-de-monsieur-henry-grand-1926-2026)

L'Amicale de Dachau adresse ses plus sincères condoléances à sa famille et ses proches.

LITTÉRATURE

TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR, DATE
Simone Veil, Mes soeurs et moi	David Teboul	Les Arènes, 19 février 2026
	« Tout a commencé lorsque Simone me dit un jour : « Mais, au fond, qu'est-ce que tu as fait, dans la Résistance ? » J'ai pensé que vous non plus, vous n'en saviez pas grand-chose, et qu'il était temps pour moi de vous raconter un peu de cette guerre, la vraie guerre, pas la « guerre des étoiles » à laquelle vous assistez aujourd'hui. « Ma » guerre se déroula entre 1939 et 1945. » Denise, Paris, 1988 L'exposition *Simone Veil – Mes sœurs et moi* révèle le plus vaste fonds iconographique jamais réuni sur Simone Veil et sa famille : photographies d'archives, objets, albums de famille, lettres inédites, images personnelles jamais publiées.	
Sur les traces de la Seconde Guerre mondiale	Alexis Lecomte	HarperCollins, 22 avril 2026
	L'Histoire est toujours bien vivante, pour qui sait la voir. Alexis Lecomte nous le prouve dans ce livre insolite consacré à la Seconde Guerre mondiale. En mêlant des images d'archives à des photographies actuelles, il fait revivre sous nos yeux le quotidien de la France de 39-45, et même au-delà, de l'Europe. Débusquer les échos du passé à travers les rues, les places ou les façades des bâtiments, transmettre les histoires individuelles aussi bien que collectives, surprendre le lecteur par des mises en perspective audacieuses, telle est l'ambition de ce vulgarisateur passionné. Alexis Lecomte nous donne à voir la Seconde Guerre mondiale de façon inédite, à travers le quotidien tout sauf banal de ceux qui vécurent cette période charnière.	
La Petite Main de la Résistance	Nils Klawitter (Traduction : Jean-Claude Mourlevat)	Robert Laffont
	Melanie Berger a douze ans lorsqu'elle rejoint les combattants des barricades lors de l'insurrection de février 1934 à Vienne. Treize quand elle parcourt la ville la nuit pour y placarder des affiches contre les nazis. À seize ans, lorsque Hitler annonce l'annexion de son pays au Troisième Reich, elle n'a d'autre choix que de fuir. De l'Autriche à la France en passant par la Belgique, son périple sera celui d'une combattante de l'ombre. Finalement arrêtée en 1942 pour son appartenance à un groupe de résistants, elle est condamnée à quinze ans de prison. Dans les geôles de Montauban, Toulouse puis Marseille, elle endure les coups, l'isolement et la peur. Elle retrouvera la clandestinité après une évasion audacieuse en 1943 et restera une messagère de la Résistance jusqu'à la fin de la guerre. En 2026, à l'âge de cent quatre ans, en France où elle vit désormais, elle continue à nous appeler au combat. *La Petite Main de la Résistance* est le récit de cette exceptionnelle histoire.	

ADHÉSION

DEMANDE D'ADHÉSION À L'AMICALE DU CAMP DE CONCENTRATION DE DACHAU

Bulletin à retourner à l'Amicale de Dachau - 2, rue Chauchat - 75009 Paris

Madame, Monsieur : …….....
Date de naissance : .....
Adresse : …….....
Tél. : ……. Adresse mail : …….....

Vous êtes (cochez la case adéquate) :

- Déporté - Matricule : ..... ☐
- Proche d'un déporté à Dachau ou dans l'un de ses kommandos (précisez son nom et matricule) :
  - Épouse/veuve ☐
  - Enfant ☐
  - Petit-enfant ☐
  - Arrière-petit-enfant ☐

auquel cas vous êtes, de droit, candidat à être **membre actif** de l'Amicale (cotisation 120 € pour les déportés, 60 € pour les 2e, 3e et 4e générations, 20 € pour les veuves). Mais vous pouvez choisir d'être simplement **membre associé** (cotisation de 30 € ; cotisation de 15 € pour les moins de 25 ans)

- Ou vous avez d'autres liens familiaux avec la famille d'un déporté à Dachau, ou encore vous voulez simplement manifester votre intérêt pour la déportation et le camp de Dachau ☐

auquel cas vous pouvez devenir **membre associé** de notre Amicale (cotisation de 30 € ; cotisation de 15 € pour les moins de 25 ans).

Votre demande d'adhésion (confirmée par le chèque ou virement correspondant) deviendra effective dès sa validation par notre Amicale.

Vous souhaitez recevoir un reçu fiscal pour votre adhésion : ☐ oui ☐ non

Vous souhaitez recevoir le bulletin par : ☐ courrier ☐ mail

Vous payez par : ☐ Chèque à l'ordre de l'Amicale de Dachau
☐ Virement à AMICALE DU CAMP DE CONCENTRATION DE DACHAU
IBAN : FR76 3000 4008 2200 0103 1435 866 / BIC : BNPAFRPPXXX

Commission Paritaire de presse n° 0615 A 07346 - Rédactrice en chef : Sandra Quentin -
Directeur de la publication : Dominique Boueilh - N° ISSN : 1779-3459 - Impression : Atelier Florigan